I

Elle avance, droite, raide et digne. Et chaque jour, c'est pareil. Quoi qu'il arrive, elle s'y rend. Elle n'hésite jamais sur son chemin qui l'amène à son rendez-vous quotidien, là où se sont inscrites les forces de ses envies. Elle s'arrête au bout du promontoire rocailleux, face au vent où elle peut rester des heures, immobile. Son regard impénétrable fixe un point sur l'horizon, qui n'appartient qu'à elle. Le temps des saisons n'y change rien. C'est un rituel auquel elle ne déroge pas. Lorsque ses reins la tiraillent trop, elle s'assoit sur le rocher incrusté dans la terre de la pointe, autour duquel fleurit un bosquet, parfois bleu comme la lavande, parfois jaune comme les genêts en fleur. Droite, toujours, comme une statue érigée dans le paysage qu'elle s'est approprié. Cela fait si longtemps ! L'herbe semble effacée là où elle pose régulièrement les pieds, où un massif d'herbes sauvages ondule au rythme des vents. En communion avec le paysage bucolique et sauvage, son corps s'est fondu peu à peu dans cet étrange rendez-vous. Ici, les vieux prétendent qu'elle est folle. Ils l'appellent « la Marie ». Il n'y a plus guère qu'eux pour se souvenir qu'elle s'appelle Marie. Souvent même, ils disent « Tiens, voilà la femme de la mer ! » ou « La vieille de là-haut ». On sait peu de choses d'elle, alors on raconte. Chacun y va de son histoire nourrie d'un passé sombre, de défiance, de courage, d'obstination. La solitude, petit à petit, a rempli la vie de Marie. Isolée dans ses souvenirs diffus, elle mène ses pas où ceux-ci peuvent encore la porter. Avec le temps, Goulveren, son village, s'est vidé tandis qu'elle a résisté contre vents et marées. Sa silhouette continue à hanter les sentes, à se pencher sur les tombes, à se signer avec ferveur devant les calvaires. On l'observe, mais en fait, que savent les autres de cette femme qui les croise et ne les voit même plus ? Ça fait si longtemps

qu'elle trimballe sa vie sur le littoral ! Ils se côtoient, de loin, sans jamais se rencontrer vraiment. Les hommes sont bêtes et, plus ils vieillissent, plus leur bêtise déforme leurs corps appauvris. Leurs rires édentés feraient peur à voir si leurs visages n'appartenaient pas depuis toujours aux reliefs du village. Leur langage s'est oublié dans des mots sans usage. Certains n'ont plus leur tête, mais il faut bien qu'ils s'occupent avant de mourir. Marie n'en a que faire. Elle avance, et sa vie lui appartient, ce qui lui en reste et qu'elle économise par souci de survivance. Juchée sur son granit, nourrie des senteurs et des lumières de son terroir, elle sent la sève irriguer son sang dans son corps fatigué de femme dépouillée, de femme à vif.

Justement, sa vie, que fut-elle, qu'en a-t-elle fait ? Tant de choses l'ont remplie qu'avec le temps les images se brouillent, les souvenirs s'obscurcissent et s'endorment dans un passé révolu. Il n'y a qu'elle qui a des comptes à rendre à elle-même. Elle l'a compris depuis longtemps. Le reste n'est que broutille. L'âge a ceci de satisfaisant qu'il vous « dépenaille » du superflu. Tout ce qui a pesé disparaît au fur et à mesure. C'est tant mieux, sauf qu'on ne le sait que lorsqu'on est vieux. Il a bien fallu qu'elle-même se résolve à cet état de fait. Ce temps qui l'a prise tout à coup et si vite, qu'elle n'attendait pas, qu'elle n'espérait pas non plus si tôt. Certes, il y a eu les rigueurs d'une vie pas toujours comme elle l'aurait souhaitée, mais bon, à l'heure du bilan… Après tout, la vie est faite d'une multitude de choses qui ne se règlent pas sur une balance simplifiée. La sienne a été, comme toute vie, peuplée de plaisirs, de menus bonheurs, de joies. Cependant, se sont greffées beaucoup d'ingratitudes, autant d'amertume, car jamais rien n'est gratuit. Les méchancetés, les crasses du destin, elle a connu, elle a vécu, elle a même survécu, puisqu'elle est encore là et que son corps, s'il garde les cicatrices des vicissitudes, porte quand même beau une vie qui touche à sa fin. En suintent l'écho des souffrances et les rires des bonheurs enfouis qui se révèlent de temps à autre.

Sa silhouette se fraye régulièrement son chemin le long de la

lande. Lorsqu'il fait froid, que le vent cingle, elle remonte sur son cou devenu frileux, jusqu'à cacher ses oreilles, sa grosse pèlerine élimée et rugueuse comme la laine épaisse de ces manteaux d'antan aux allures de capote militaire. Elle avance à grandes enjambées, au rythme du claquement, tel un battoir, de son lourd vêtement. Sur le sentier caillouteux, sa démarche est allègre, parfois bancale à cause d'une jambe sacrifiée. Le pas déhanché se voudrait vif, mais il est ralenti et elle compose avec ses maux au gré des saisons. L'air libre la vivifie et la bise requinque sa silhouette livrée aux meurtrissures du temps. Dans ce vaste silence, l'écho de ses souvenirs ravive des émotions fortes. C'est tout ce qu'elle retient. Parfois, son parapluie dessine une ombre fantomatique à travers la brume dense des matins d'automne. Il n'y a qu'elle alors pour se risquer, seule, sur le chemin du littoral qui la mène au bout de la lande, face à la mer. Certains disent que parfois ils l'ont vue trembler face au vent, chanceler dans la force de la marée, mais toujours debout ! Qui d'autre affronterait les éléments avec autant d'audace ? À partir d'un certain âge, on n'ose plus pour préserver sa frilosité à l'abri des autres. C'est dans ces marches aux issues répétées qu'elle aguerrit sa force. Ils se moquent d'elle, eh bien elle se moque d'eux ! Ou mieux, elle les ignore tout bonnement. Liée à cette habitude, elle s'avance jusqu'à la mer qui, après l'avoir construite, la berce, l'apaise au bord de la côte, son lieu de vie. C'est là que tout s'est joué, c'est là qu'elle trouvera son linceul quelque part près des galets, dans l'odeur des embruns, le sillage des navires. On dit aussi qu'elle écoute parler le flux et le reflux, qu'elle y répond. Jusqu'au bout, elle ne cessera d'entretenir une étrange relation avec le seul élément qui lui ait convenu : la mer, sa houle, ses marées, ses humeurs belliqueuses.

Lorsqu'elle regagne sa maison, en haut du bourg, juste après l'église et le cimetière, chaque fois elle tourne la tête, ou elle l'incline en signe de respect pour le souvenir de ceux qui sont partis et qu'elle rejoindra tôt ou tard. Elle y pense… À peine franchi le seuil, elle se change, secoue avec force sa pèlerine

gorgée d'effluves iodées, qu'elle étale consciencieusement à la chaleur du poêle. Elle avale un grand bol de café et goûte cet instant de reconquête d'elle-même. La cafetière, en permanence sur le coin de la cuisinière, répond savoureusement à ses retours. L'odeur est conviviale et le bien-être à portée. Elle respire, soupire. Tout va bien, la vie est là. Le temps sonne son heure, ponctuellement. Les bruits de la maison se font domestiques, et le jour tombera comme à l'accoutumée pour qu'on se mette à table.

On ? Oui, parce qu'il y a l'autre, lui, le compagnon de la vie. Celui qui ne vaque plus, même à pas menus, qui dort entre deux ronflements, qui gémit de son impotence ou des plaies qui laminent ce qui lui reste de corps. Tous deux se regardent, et, sans un mot – avec le temps, l'inutile s'est gommé de lui-même –, ils se rejoignent dans ce qui reste des tâches partagées.

— Va falloir qu'on pense à revoir le chauffage, pour bientôt, propose-t-elle.

Il opine de la tête, mais garde le silence. Le silence toujours, indispensable pour que les paroles soient justes, sans superflu aucun.

— Si, si, ce sera fort utile, affirme-t-elle.

Elle rajouterait bien que, bientôt, ce n'est pas pour tout de suite, mais à quoi bon ? La notion du temps se fait différente entre eux. Désormais, le flux de ses paroles est ralenti, mais le regard en dit long. Un regard qui parfois larmoie comme une petite lampe prête à s'éteindre, qui vacille, juste le temps de l'éclat éphémère d'une pâleur falote. Avant, c'étaient des étincelles qui fusaient de ses pupilles, et les mots suivaient avec vivacité. Le verbe était haut, la répartie audacieuse, le geste sûr. Mais c'était avant…

La voix déraille, et c'est le corps tout entier qui tremblote.

Souvent, il pose ses mains frissonnantes sur sa poitrine comprimée par la douleur, là où son souvenir perdure. Le corps ratatiné hésite, la mémoire flanche et, s'il se tourne vers elle,

c'est pour l'entraîner dans les tourments de sa vieillesse. Ses lèvres n'ébauchent plus qu'un sourire de tristesse. Elle, retenue, prudente, détourne la tête, et le silence se fait arbitre. D'un coup de reins bien sec, elle se redresse, puis s'éloigne à pas mesurés. Il faut si peu de choses pour que l'amertume monte.

On a beau être des braves gens, nourris de courage et de souvenirs doux-amers, la vie vous anéantit. Avec le temps qui passe et qu'on se repasse, l'austérité a plombé la fantaisie. Le passé, le présent reconstituent le trajet parcouru. Quand elle y pense, ça la remue. Retracer l'histoire, raviver les souvenirs et la fébrilité du temps passé, rien de tel pour s'émouvoir encore, titiller ce qui reste au fond de soi. Mais l'avenir, elle l'évacue, c'est trop précipité de l'envisager. Les chiffres et les anniversaires ne font plus partie de ses préoccupations. Lui n'a jamais vraiment aimé ça. Il ne se passe pas un instant sans qu'elle n'évoque, rien que pour elle, quelque point précieux, sans partage, gardés bien au chaud. C'est son instinct de survie, comme elle dit. À son âge, il vaut mieux oublier l'avenir. C'est ainsi qu'elle s'échappe de son présent sans relief. Les parcelles de son histoire, inscrites dans sa mémoire, laissent la trace d'une époque révolue qui éclaire ce qui lui reste à vivre. Elle en rit même parfois, toute seule, sans qu'il le voie. On ne fait pas forcément la route à deux sur le même chemin. Cette route, celle du dernier voyage, impose la sérénité. Elle s'y résout. Peu à peu, l'insupportable de l'existence s'estompe, pour que la mission de vie s'accomplisse au jour le jour. Après, chacun partira au bout d'un nulle part qui l'abritera définitivement, de l'autre côté d'aujourd'hui. Et la paix surgira des ténèbres. Du moins, c'est ainsi qu'elle suppose les choses. Et puis, il est bon pour elle de s'en souvenir, même si les autres ne le peuvent plus.